

H. LAYMORE

LYON DES CENDRES

TOME 1 - LE SERMENT DU CORBEAU



H. LAYMORE

LYON DES CENDRES

TOME 1 – LE SERMENT DU CORBEAU

editionsNL.com

Je dédie ce livre à mon fils, Gabriel, qui est si triste d'être trop petit pour pouvoir le lire.

Je le dédie à ceux et celles qui l'ont inspiré, qu'ils soient de ce monde ou déjà parti dans l'autre et en particulier à ma mère.

Et enfin je le dédie à Mathieu Gaborit et Pierre Povel dont les mots ont guidé et inspiré les miens et dont j'ai apprécié les nombreux et patients conseils.

Prologue

Les foules, ici et là, les foules baignant dans leur sueur, dans leur salive, dans leur sang, dans leurs fluides, les rues de Paris. Les hurlements, les chants et les cris, la rage et la fascination, les hordes galvanisées battant le pavé, foulant au pied les héros d'hier, célébrant les exécutions et le feu, célébrant la lame de la guillotine et répandant partout le fiel sacré de la Terreur. Ainsi survivait la République, armée par la faux de la Mort. Au sommet de cette hiérarchie de la liberté, deux personnalités fortes s'affrontaient, Robespierre et Danton. Deux êtres éloignés des foules et dont les noms résonnaient au travers de toute la France comme des imprécations, des étoiles auxquelles tout un chacun cherchait à se rallier, et dont la colère ou la compassion pouvait terrasser d'un mot. Entre leurs jeux de pouvoir se trouvaient la Convention, au pouvoir depuis 1792. Le roi se trouvait raccourci d'une tête et lui enfin mort la République était née. Son premier cri fut « La patrie en danger ».

Les Alchimistes sortirent de l'ombre et des méandres alambiqués des rumeurs et des légendes. Ils offrirent d'incroyables merveilles pour aider la jeune République à jeter la terreur sur ses ennemis. Leur premier cadeau fut les Cauchemars, des créatures nimbées des rumeurs les plus noires, dont la réputation devait semer l'effroi dans le cœur des Prussiens avant même de paraître sur les champs de bataille. L'Église Catholique déjà malmenée par les coups du Temple de la Raison, se fissa profondément lorsqu'à la suite des Alchimistes et de leurs miracles bien visibles, toutes sortes de prédicateurs, de rebouteux, de sorciers, ou d'autres créatures indicibles firent à leur tour acte de résurgence pour peupler les jours et les nuits des bonnes gens d'un peu plus près que dans les livres.

Surgissant de la bouche des conteurs, certaines des plus anciennes peurs des hommes prirent corps aux franges de la lumière du jour et de sa société. Le monde changea fort peu. Mais il changea.

O – La Terreur

Lyon, 9 octobre 1793, le jour de la chute.

Bien loin de Paris, les autorités civiles de Lyon signaient à midi leur capitulation au terme d'un siège qui avait duré quatre mois. De longues colonnes bleues entraient dans la ville par tous les points cardinaux, investissant la cité rebelle de l'ordre républicain.

Perché au sommet de la très ancienne chapelle Saint-Thomas dominant tout Lyon depuis la colline de Fourvière, un corbeau ne manquait rien de ce début d'occupation. Longtemps avant ce jour, il aimait flâner à cet endroit, écouter les discussions, sentir les épices, entendre d'autres langues. Ce temps-là était englouti par les âges. Et le sol même qu'il avait foulé alors dormait loin en dessous de lui. Sous un ciel bleu sans nuages, la ville bombardée crachait de longues colonnes de fumée, crépitait encore d'incendies que personne ne pouvait éteindre et gémissait des plaintes des vaincus. Ni le Rhône, ni la Saône, ni les fortifications de la Croix-Rousse ou le fort de Sainte Foy, tombé par trahison, n'avaient pu protéger Lyon de la colère de la Convention. De ses traboules reliant secrètement une rue à une autre, de ses souterrains unissant les égouts romains aux plus récentes galeries de drainage des eaux de la colline de Fourvière, Lyon cultivait le goût du caché, du non-dit et du paradoxe. Lyon la catholique avait toujours vu croître les ombres les plus étranges dans les plis de sa très sainte chasuble, et ses ruelles tordues, ses passages cachés, expliquaient certainement qu'elle ait toujours été une porte ouverte vers un ailleurs étrange et interdit.

Si le mysticisme avait ressurgi dans toute la France, s'opposant aux restes des endoctrinements chrétiens puissamment ancrés dans l'âme des grands comme des petits, à Lyon, son écho se ressentait d'une façon bien différente. Dès l'aube de l'ère chrétienne, Lugdunum avait été le berceau des hérésies dont certaines eurent tant de succès

qu'avant d'être éparpillées et détruites, elles regroupaient plus de fidèles que la religion dont elles étaient issues. Au fil des siècles, de Pierre Valdo au XIII^e jusqu'aux dérivés des convulsionnaires, Lyon avait connu les plus merveilleuses et aberrantes des hérésies. Aucun courant de pensée n'échappait à la règle. Cagliostro lui-même résida dans la ville le temps d'y délivrer son propre rite maçonnique, le rite égyptien. Les habitants respiraient l'occultisme sans même s'en apercevoir, de la porte des maisons jusqu'au sommet des églises. La moindre ruelle, la moindre gargouille, la moindre pierre taillée glissée dans une façade d'apparence anodine abritaient les signes de la résurgence de cultes passés ou la montée de sectes contemporaines. Cybèle, Mithra, et d'autres antiques divinités infernales, avait eu leurs temples et leurs sacrifices là où désormais se tenaient d'anodins bâtiments, certains très chrétiens. À l'instar de la chapelle Saint-Thomas, bâtie à l'emplacement de l'ancien forum romain.

Le corbeau hocha la tête et poussa un cri. Une angoisse terrible le submergeait. Ce qu'il avait craint depuis le début du siège prenait forme sous ses yeux. Il pensa que peut-être il n'avait pas donné assez de crédit à ces prophéties entendues en d'autres temps, et alors qu'elles s'éveillaient sous ses yeux, il serait peut-être trop tard. Avait-il finalement échoué à tenir sa promesse ?

Depuis le petit bois tout proche, des dizaines d'ailes noires claquèrent. Montant depuis les branches, le peuple croassant s'éleva jusqu'à dépasser le sommet de la chapelle. Le corbeau isolé s'envola à son tour pour les rejoindre, et ensemble, ils plongèrent jusqu'au cœur de la ville.

Déjà, les cendres commençaient à tomber.

I – Le Hussard

11 Octobre 1793, Prison de l'abbaye, Paris.

Des sabots se firent entendre place Sainte-Marguerite, devant la prison de l'Abbaye. Un bâtiment carré à trois étages destiné aux prisonniers d'origine militaire et flanqué d'échauguettes aux quatre coins de son premier étage. Certainement qu'elles devaient être vides, mais leur présence donnait à croire que la bâtisse espionnait toutes les directions. En son devant, deux gardes nationaux somnolents flanquaient la double porte d'entrée. Arborant des uniformes flamboyants neufs, culottes et gilets blancs, veste bleue aux cols et aux revers de manches rouges, coiffés d'un tricorne, on pouvait en voir de semblables devant tous les bâtiments d'importance de Paris. Une porte en bois qu'on aurait pu prendre pour celle d'un hôtel particulier si ce n'était pour les barreaux croisés à chaque fenêtre. Après une courte pause, le cavalier se dirigea droit vers cette porte, au pas. La bête souffla une première fois, tirant les soldats de leur torpeur alcoolisée. Deux regards flous s'attardèrent sans trop comprendre sur la haute silhouette qui sortait des ombres. Lentement, elle se détacha des mystères de la rue. L'homme était jeune, le milieu de la vingtaine peut être, sa chevelure d'un blond nordique lui tombait sur la nuque, retenue en arrière par un lacet. Ses mains blanches – trop fines pour avoir jamais travaillé – indiquaient des origines aristocratiques. Il s'agissait d'un sous-officier de cavalerie, un hussard dont le dolman noir était traversé de brandebourgs argentés. Sur ses épaules, et pour tout indice de son régiment se trouvait un crâne surmontant deux tibias, ainsi qu'une devise brodée sur la sabretache qu'il vint mettre sous le nez des deux gardes en s'arrêtant à leur niveau.

La liberté ou la mort.

Son teint hâve montrait les traits de ces jeunes hommes que la guerre fait mûrir trop vite, que les lumières de l'insouciance ont quittés à jamais. Sa tresse de hussard tombait depuis la tempe sur le côté droit de son visage, à la perpendiculaire d'un regard bleu froid qui n'avait pas manqué de percer Duroc et Cotillet, les deux factionnaires de nuit. Duroc avisa le grade de l'inconnu pour s'adresser à lui.

— Bonsoir Citoyen-Sergent ! Je suis obligé de vous demander ce que vous venez faire à cette heure tardive devant la prison.

Pour toute réponse, un cri rauque monta d'une gorge qui n'était pas censée pouvoir le produire.

— Keeeellllleeeerrrrmmaaaannnn, répondit non pas le cavalier, mais sa monture en soufflant et piaffant.

Les gardes reculèrent d'horreur, leur réflexe de fuite contrarié par la porte de la prison, ils manquèrent de tomber l'un sur l'autre. Le cavalier eut un sourire narquois, laissant son effet porter. Duroc soudain ne voulait plus dormir. Il regarda une seconde fois le cavalier : Dolman noir et argenté, tête de mort, *cheval doué de parole...*

— Un Hussard de la mort... bafouilla Duroc pour son comparse en chuchotant inutilement.

— Pour vous servir, crut bon d'ajouter le cavalier en inclinant légèrement la tête.

— Le général n'est pas autorisé aux visites, Sergent... Je suis... Je suis vraiment désolé de...

La monture posa sur Duroc un regard vide, des yeux blafards, presque entièrement blancs, ceux d'un animal noyé, le détaillant des pieds au tricorne. Sous le poil blanc sale on pouvait voir la puissante musculature trembler de nervosité, un frisson d'exaspération, pas celui d'un cheval, mais d'un homme. Cette impression suffisait à provoquer un indescriptible malaise chez les gardes. La bête secoua la tête, agitant son crin dépigmenté, livide, retroussant ses lèvres et découvrant des dents pointues. Sa gueule exhalait une haleine infâme de vieille charogne. Cotillet n'osait ni parler ni bouger. Appeler à l'aide n'aurait eu aucun sens, quoiqu'il se sente absolument menacé.